

24 images

24 iMAGES

Mourir et chanter
Encore (Once More)

Michel Beauchamp

Number 41, Winter 1988–1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22653ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beauchamp, M. (1988). Review of [Mourir et chanter / *Encore (Once More)*]. *24 images*, (41), 65–65.

ENCORE (ONCE MORE)

de Paul Vecchiali



Jean-Louis Rolland et Florence Giorgetti.

Mourir et chanter

par Michel Beauchamp

Les grands films nous convainquent toujours que la seule mise en scène possible au traitement de leur sujet est celle qu'a inventée le cinéaste. En ces cas, une fusion s'opère entre l'une et l'autre et le film surgit dans sa beauté, dans sa nécessité impérieuse. Pour raconter l'histoire en apparence simple de Louis, Paul Vecchiali choisit une mise en scène à l'image du destin de son héros : fulgurante en même temps que fondue au mouvement de la vie, aussi complexe que la véritable droiture.

Le dispositif que le cinéaste a conçu est implacable : en dix plans-séquences d'une maîtrise éblouissante, qui correspondent chacun à un épisode décisif d'autant d'années successives, est contenue l'essence de la vie d'un homme. Dix fois, pour endiguer le flot des sentiments, la bobine de la caméra se vide sans aucune césure laissant les personnages se débattre dans le plan, et les longues séquences qui en résultent vibrent d'un souffle tout à la fois brûlant, tendre, dérisoire ou tragique. Il ne s'agit pas d'un défi vain ou d'une démonstration de virtuosité. En emprisonnant de la sorte ses personnages, Vecchiali les force à exsuder une émotion violente qui nous est exposée quasi cliniquement, les contraint à chercher dans le plan même un salut au terrible ordinaire de leur existence. Cette mécanique à laquelle sont asservis les personnages est dure comme la vie, les arêtes en sont vives et c'est en s'y écorchant que jaillira leur profonde dimension humaine.

L'argument d'*Encore* est donc le sida. Son sujet est plus ample toutefois et embrasse, dans un effet de réverbération intense, tout l'entourage de Louis, sa communauté aimante, de même qu'une époque démunie et piégée par la mort, inapte

à lui opposer la vie dans une résignation vraiment désespérée. La communauté de Louis est familiale, conviviale et sexuelle, et sa trajectoire est exemplaire sans être représentative, partagée par tous ceux qui ont vécu «la ronde des amours contrariées» (dixit Vecchiali) en de brusques déviations sentimentales : déclin du couple, rupture, dérive affective et sexuelle, amour des hommes. Et lorsque le cinéaste fait intervenir la fatalité du sida, il l'insère au cœur même de la vie de Louis. Menacé, il voit graviter autour de lui Sybelle, Anne-Marie et Frantz (femme, fille et diable d'amour), Yvan, Immondice et Michel, autant de noms qui désignent des corps mobiles et souffrants embarqués dans un même mouvement vers la mort.

«Quand on a compris que la mort fait partie de la vie...», fait dire à Louis le cinéaste, qui impose à ses personnages une lucidité et une noblesse fondés sur la négation féconde de tout espoir. Sous l'aveuglant éclairage de la mort sont disséqués les rouages de l'âme, sont explorées sans indulgence les voies plus ou moins dignes qu'empruntent les êtres pour dominer leur destin : chez Sybelle, un douloureux travail de séduction, chez Anne-Marie, la fuite dans un mariage sans passion qui engendrera un enfant, symbole du courant continu de la vie. Comme celui à l'oeuvre dans ce plan sublime où Louis rencontre sur la plage les trois femmes qui entrent et sortent du champ, pendant qu'à l'horizon galopent à diverses cadences des chevaux. C'est l'éloge du mouvement, c'est une réincarnation de l'étude de Muybridge. Ainsi, dans un aller-retour fascinant, chacun des plans-séquences contient en ferment le Paradis et l'Enfer dont le cinéaste réclame l'insolite mélange, et le saisissement que produit

cet amalgame soutire du réel capté une sensation si crue qu'on en reste pantois.

Pour terminer, il faut parler du malentendu que la hardiesse du cinéaste continue de susciter. Il faut le dire, ses films sont incompris (pour mémoire, entre autres : *Femme femme*, *Corps à coeur*, *Rosa la Rose*), et plus d'un spectateur leur résistent, gênés d'une audace qui proclame avec une aussi tenace impudeur l'amour panique de la vie et son amertume. L'innocence subversive des personnages, leur ambition forcenée d'en découdre avec la vie leur donnent une stature si inédite dans le cinéma contemporain qu'on peut recevoir comme une provocation leurs déchirements à l'écran. C'est que Vecchiali ne travaille jamais sur l'idéalisation de la forme ou des personnages, mais selon un principe terrible de réalité et de poésie qui met ses films en péril. C'est un cinéma dénué de cynisme entièrement voué au dépouillement des âmes, et lorsque s'y greffe une mise en scène aussi fusionnelle que celle d'*Encore*, l'effet de réel trouve une intensité qui vient percuter le corps même du spectateur. Les chansons qui parsèment les films, les corps dévoilés qui s'offrent achèvent souvent de nous décontenancer, et l'on est saisi d'un choix que rarement le cinéma nous accorde : se laisser immerger dans l'univers d'un cinéaste ou s'accrocher à une bouée par crainte de sombrer. La noyade est grisante. ●

ENCORE (ONCE MORE)

France 1987. Ré. et scé.: Paul Vecchiali. Ph.: Georges Strouvé. Mont.: Paul Vecchiali et Franck Mathieu. Mus.: Roland Vincent. Int.: Jean-Louis Rolland, Florence Giorgetti, Pascale Rocard, Nicolas Silberg. 87 min. Couleur. Dist.: France Film.